

Une bruine continue frise les flaques d'eau dans les ornières creusées au fil des saisons par le passage des tracteurs et des machines agricoles. Un vent léger soulève les feuilles mortes sur ces miroirs d'étain où se noie la lente avancée d'un ciel de plomb. L'automne dans les Côtes-du-Nord a souvent la couleur terne d'un visage renfrogné. Mais quand, au détour d'une averse, un rayon de soleil vient déridier la campagne, c'est tout le paysage qui s'illumine. En Bretagne, sous les haillons d'une sorcière, se cache parfois une jeune beauté prête à dévoiler ses charmes. C'est pourquoi la tristesse de l'arrière-saison ne perturbe pas Gérard outre mesure. Il sait qu'elle n'est que passagère et qu'elle obéit à une loi obligée. Sans se poser de questions, il calque ses activités sur le rythme naturel de la terre, immuable sous son apparence capricieuse.

Sur les guérets hérissés de feuilles de betteraves, sautille une famille de corneilles en quête de nourriture. L'homme, la face rougie par l'effort et la casquette relevée sur le front, se relève brusquement pour tirer à lui la branche de chêne qu'il s'apprête à débiter. Surpris, les oiseaux s'envolent en craillant dans un grand battement d'ailes.

L'homme crache dans leur direction un long jet de salive qu'il charge de son mépris le plus profond.

– Sales bêtes, c'est noir comme l'enfer, c'est moche, ça bouffe les œufs des poules et ça ne se mange même pas !

Il a toujours haï ces volatiles à ses yeux inutiles. Dans son esprit rationnel, habitué depuis l'enfance à supputer le profit

immédiat qu'il pourrait tirer des êtres et des choses, ces bêtes-là ne méritent pas de vivre.

Dédaignant les corneilles qui, dans l'attente qu'il veuille bien se détourner d'elles pour se poser à nouveau, tournoient en craillant toujours à quelques mètres de là, il empoigne sa hache soigneusement affûtée et s'attaque au tronc coupé. Les grosses gouttes de sueur que l'effort fait naître sur son front se mêlent au ruissellement de la pluie. Elles s'accrochent en perles troubles à ses sourcils épais et aux poils rugueux de sa barbe de trois jours. Depuis la mort de sa mère, six mois plus tôt, Gérard ne prend plus la peine de se raser qu'une fois par semaine, pour ne pas faire honte au bon dieu à la messe du dimanche.

Du temps de la Fernande, il acceptait de se rafraîchir et de s'arranger un peu, au moins tous les deux jours, car il détestait la contrarier. En fait, il aspirait surtout à vivre en paix avec son entourage et fuyait comme la peste tout ce qui pouvait être sujet à conflit.

– Tu vas rester vieux gars avec tes allures de hérisson.

Mais déjà, à l'époque, il se moquait bien des filles. Une seule l'intéressait vraiment depuis toujours : sa voisine, la Louisa. C'était une solide paysanne au tempérament de battante, qui se fichait pas mal de sa dégainé, ce qui ne l'avait pas empêchée de lui préférer un freluquet du nom de Bertrand Lamotte, sans doute à cause de son bien. Pourtant il avait bataillé ferme pour la conquérir et ce, dès l'enfance. Il avait multiplié les petites attentions et les allusions à peine voilées. Espérant impressionner la fillette, il n'avait pas hésité à humilier son rival dans la cour de l'école et à lui administrer de magistrales corrections. Vu la carrure de moineau mal nourri de Bertrand, il n'avait d'ailleurs eu aucun mal à avoir le dessus. Mais rien

n'y avait fait. Louisa était comme fascinée par les exploits intellectuels de la demi-portion, un excellent élève toujours en tête de classe, ce qui n'avait pas arrangé ses affaires et lui avait valu bien des vexations. Or, Gérard était incapable de lutter sur ce terrain-là car il n'aimait pas étudier. C'était un taiseux qui s'épanouissait dans le silence et dans l'utilité de l'action. Pour lui, les belles phrases et les ronds de jambe étaient une perte de temps. Louisa était issue comme lui de ce monde granitique et il ne comprenait pas son choix contre-nature.

Au printemps dernier, pourtant, l'espoir était revenu dans son cœur, quand cet abruti de Lamotte s'était fait encorner lors d'une saillie par son propre taureau, un sac d'os sournois et hargneux comme lui. Juste retour des choses.

Depuis cette date, il guette les visites de la jeune femme qui, bien que menant seule la ferme d'une main de maître, sollicite de temps en temps son aide pour vèler une vache ou désembourber une remorque trop chargée. Il attend aussi le moment propice, le terme décent de sa période de deuil, pour la demander en mariage. Une chance qu'elle n'ait pas eu le temps d'avoir des enfants. Malgré sa forte attirance et son admiration pour elle, il n'aurait pas aimé s'encombrer des gosses d'un autre.

Mais il espère bien faire à la plantureuse Louisa une demi-douzaine de gamins de son cru, des garçons de préférence, qui l'aideront dans quelques années à rentabiliser les deux exploitations, en tout une quarantaine d'hectares de bonne terre. En ce début des années 60, le remembrement, la mécanisation et l'utilisation de plus en plus courante d'engrais chimiques ont déjà permis d'améliorer sensiblement le rendement, mais il reste encore beaucoup à faire. La ferme est loin d'avoir atteint sa productivité maximale. Gérard compte

bien sur sa future progéniture pour l'aider à augmenter ses revenus. Il est hors de question que, comme son père, il passe le reste de sa vie à trimer comme un bœuf pour un salaire de misère.

Ce dernier, décédé quatre ans plus tôt d'une embolie pulmonaire, ne voulait pas entendre parler de progrès, de tracteur et autres moissonneuses, persuadé qu'il était que toutes ces machines tueraient la terre à plus ou moins brève échéance. À ses yeux, seuls les puissants chevaux de trait savaient tirer à vitesse idéale la charrue pour ouvrir à la bonne profondeur les sillons fécondés par leur fumier et semés de graines prélevées sur la précédente récolte. Rien ne se perdait jamais et le monde tournait rond.

Mais ces instruments bruyants, ces engrais fabriqués à partir d'on ne sait quels produits aux noms bizarres, ces insecticides malodorants et ces défrichages sauvages, tuaient les anciennes traditions qui avaient toujours fait la force et l'honneur du paysan. En plus, tout ce bazar coûtait les yeux de la tête. S'il fallait payer pour se ruiner, maintenant, où allait-on? Et, enfonçant sa casquette d'un coup sec pour marquer son désaccord, le père concluait d'un ton catégorique en tournant le dos à son fils et à ses idées saugrenues :

– Dans quel monde est-ce qu'on vit nom de Dieu! Moi vivant, tu ne changeras rien à la façon de faire des anciens. Elle a fait ses preuves bien avant que tu n'arrives sur terre mon gars. Allez retourne travailler, je ne veux plus entendre parler de ça.

Pour avoir la paix, une fois de plus, Gérard obéissait à son géniteur et respectait cette sagesse séculaire qu'il savait irrémédiablement condamnée. Mais à la mort du vieux, et ce malgré les lamentations désolées de la Fernande, il

s'était dépêché de vendre les deux braves juments quelque peu dépassées par les événements pour acheter un Massey Ferguson flambant neuf dont il était très fier de faire admirer la mécanique rutilante à travers tout le bourg.

Pourtant, à quoi bon bichonner son beau tracteur avec cet orgueil d'amant jaloux, s'échiner dans les champs de l'aube au crépuscule et caresser le flanc des laitières aux pis lourds sans une femme à aimer et des fils courageux à élever ? Quel sens donner à ces efforts quotidiens, renouvelés au fil des saisons, sans descendance à qui léguer un bien si durement gagné et un savoir-faire développé à la sueur de son front ? La trentaine approchant, il ressent de plus en plus l'urgence de fonder une famille. Sa virilité en friche lui pèse au bas-ventre comme ces roches absurdes, abandonnées par l'érosion au milieu des champs et qui, trop lourdes pour être déplacées, entament inutilement les récoltes.

Et quelle femme à sa mesure choisir sinon la Louisa, veuve silencieuse et volontaire, qui a su mener comme un homme l'exploitation léguée par son défunt mari ? Elle a appris seule l'art de se faire obéir des bêtes et respecter de ses pairs. Tout de suite, sa robuste silhouette de jeune pouliche en pleine santé l'avait fasciné. Déjà à l'école communale, elle imposait sa forte personnalité aussi bien aux filles chichiteuses qu'aux garçons querelleurs, jamais en peine d'une bagarre pour se rendre intéressants. Et très vite, il s'était dit qu'il l'épouserait, elle, et pas une autre.

Certes, l'épisode Lamotte l'avait fait grandement enrager et lui avait volé un temps précieux, mais la colère n'est plus qu'un lointain souvenir. Comme il ne veut pas laisser l'hésitation prendre le pas sur la détermination, il a décidé de déclarer sa flamme à Louisa dès sa prochaine visite. Il se dit que s'il attend

encore, il n'osera plus jamais franchir le pas. Avec l'audace des timides, Gérard a décrété que, pour une fois, il ferait fi des traditions. Et puis ses parents ne sont plus là pour brider ses élans et agiter sous son nez le chiffon rouge du qu'en-dira-t-on. Au diable la décence des délais de rigueur et les hauts cris des bigotes, qu'il entend d'ici. Son besoin viscéral de féconder cette femme et de faire souche par elle devient trop pressant. En riant sous cape, il se compare à l'étalon qui, dans un troupeau, choisit d'emblée sa jument. Il ne démord pas de l'idée que Louisa partagera sa vie coûte que coûte. Elle est faite pour lui, aussi vrai que le soleil est fait pour réchauffer le jour et la lune pour éclairer la nuit. Il sait qu'elle viendra bientôt frapper à sa porte. Elle s'adresse naturellement à lui, le voisin le plus proche et le plus disponible quand, malgré son courage, les machines, les éléments ou quelque circonstance extérieure, lui résistent.

Machinalement, Gérard amasse pêle-mêle par ordre de taille les branches qu'il vient de débiter : un tas pour les fagots, un autre pour les rondins destinés à entretenir la vigueur du feu. Tout en travaillant, il continue à dérouler dans sa tête le scénario de sa vie future et à espérer la venue de Louisa.

– Sa Blanchette ne devrait pas tarder à vêler. Elle était bien frêle, tout de même, pour mon gros Gaston, elle aura du mal à faire son veau. Avec un peu de chance, ce sera pour aujourd'hui et je ne vais pas tarder à voir débarquer ma Louisa.

Déjà, il pense à la jeune femme au possessif, comme s'il allait de soi qu'elle lui appartiendrait bientôt. Il n'est pas peu fier des prouesses de son brave taureau qu'il met régulièrement à la disposition des vaches de Louisa. Il leur a toujours fabriqué de bons veaux, qui lui ont rapporté un prix honnête, mais cette fois il trouvait la Blanchette, une jolie génisse d'à peine un